

# FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



## REVUE DE PRESSE Claude Régy / *Rêve et Folie*

Service presse :

Christine Delterme – [c.delterme@festival-automne.com](mailto:c.delterme@festival-automne.com)

Lucie Beraha – [l.beraha@festival-automne.com](mailto:l.beraha@festival-automne.com)

Assistées de Violette Kamal – [assistant.presse@festival-automne.com](mailto:assistant.presse@festival-automne.com)

01 53 45 17 13

## **PRESSE**

Mediapart.fr – 22 août 2018

Webthéâtre.fr – 29 août 2018

Le Figaro – 7 septembre 2018

Lebruitduofftribune.com – 28 novembre 2018

i/o Gazette – Décembre 2018

Sceneweb.fr – 1<sup>er</sup> décembre 2018

Télérama Sortir – 5 au 11 décembre 2018

Theatredublog.unblog.fr – 10 décembre 2018

# MEDIAPART

## Les Ecrits de Claude Régy 3: L'Etat d'incertitude

Fuyant de plus en plus fiévreusement l'académisme qu'il a toujours combattu dans l'exercice de son art, le metteur en scène Claude Régy expose, dans son troisième livre, en quoi l'Etat d'incertitude lui paraît seul valide à inspirer l'invention.

**« Toutes recherches confondues, pénétrons l'espace du doute.**

**Nos pas résonnent.**

**Selon Wittgenstein, « on ne devrait pas dire une chaise, mais une peut-être chaise ».**

**Je pense souvent à ce « peut-être ».**

**Alors tout se met à trembler. »**

Claude Régy écrit ces lignes dans les premières pages de *L'Etat d'incertitude* (p. 15), comme pour prévenir que celui-ci sera, plus que les précédents sans doute, voué à ne surtout pas détailler une méthode, une approche dramaturgique classique, encore moins un mode d'emploi pour aborder des œuvres qu'il préfère de plus en plus dénicher là où aucun comité de lecture d'institution littéraire ou théâtrale ne s'aventure.

### ECRITURES TOUTES INÉDITES ET TOUTES ORIGINALES

La décennie 2000-2010 sera féconde pour lui permettre d'araser encore davantage les scories qui encombrant encore le principe de représentation. Ce dernier mot étant, au fur et à mesure, pour et selon lui, de plus en plus sujet ou objet de malentendus.

N'écouter aucun réflexe qui figerait ses choix, il se consacre à l'écriture d'un auteur norvégien Jon Fosse dont il créera successivement « *Quelqu'un va venir* » puis « *Melancholia-Théâtre* », plus tard : « *Variations sur la mort* ». Mais aussi l'écrivain écossais David Harrower avec « *Des couteaux dans les poules* » puis Sarah Kane et son poème « *4.48 Psychose* ». A propos de celle-ci, il déclara d'ailleurs qu'elle conçoit « un théâtre impossible à représenter. »

Ecritures toutes inédites et toutes originales. N'ayant que peu à voir les unes avec les autres. Aux répliques denses et presque versifiées du norvégien, ne ripostent ni la prosodie quasi laminée par un presque dialecte (Harrower) ni la poésie heurtée, trouée, désorganisée de Kane la suicidaire. Le choix de travailler sur le texte de celle-ci lui a été proposé par la comédienne Isabelle Huppert qui, ainsi, délivrera les mots d'une partition testimoniale : comment vivre, jusqu'au bout, avec la folie chevillée à l'esprit. Au point de ne produire que des mots et une écriture qui ruinent toute idée d'image.

Régy, alors, opère aussi bien en compagnie d'acteurs aux notoriétés indéniables (il avait déjà travaillé avec Huppert pour l'opéra *Jeanne au bûcher* d'après Honegger et Claudel) comme il le fit 30 ans auparavant (avec Michel Bouquet, Gérard Depardieu, Jeanne Moreau, Delphine Seyrig, Michael Lonsdale, Samy Frey...) qu'avec des comédiens issus des classes de conservatoire ou non qui forment le noyau de plus en plus resserré de sa Compagnie : Valérie Dréville (déjà présente pour *Le Criminel* de Leslie Kaplan, *La terrible voix de Satan* de Gregory Motton), Yann Boudaud, Jean-Quentin Châtelain...

Comme les écritures viennent à lui pour lui suggérer avec insistance qu'il doit les créer, sans préméditation, Régy sait se laisser guider par le fruit pas si hasardeux des rencontres. Et calcule si peu à l'avance le calendrier opportun ou non de ses projets, que, lors de la saison charnière 1999-2000 et dans un même lieu – le Théâtre Nanterre-Amandiers- il présente « *Quelqu'un va venir* » puis, trois mois plus tard, « *Des couteaux dans les poules* ». Cependant qu'il peut aussi bien passer deux ou trois ans sans rien créer ou parce qu'il est simplement occupé par les tournées internationales de certaines de ses propositions scéniques. Rien n'est vraiment fortuit ni prémédité, avec lui:

**« Textes travaillés ensemble un an, puis répétés et présentés à la suite l'un de l'autre (l'un fin 1999, l'autre début 2000), à Nanterre-Amandiers, salle transformable.**

**Pour les deux spectacles, on avait rendu la salle un peu plus étroite.**

(...)

**Une machine à gros plans.**

(...)

**On ne travaille pas que pour l'œil. L'espace est conçu pour le son tout autant.**

(...)

**Jon Fosse, quand il écrit *Quelqu'un va venir*, est un Norvégien d'une quarantaine d'années (auteur d'une œuvre, déjà, mais pas encore théâtrale).**

**Celui qui a écrit *Des couteaux dans les poules*, David Harrower, est un jeune Ecosais de 25 ans, c'est sa première pièce, créée dans plusieurs villes d'Europe.**

**Jon Fosse a traduit *Des couteaux dans les poules* en norvégien, je ne le saurai que pendant les représentations de *Quelqu'un va venir*.**

**Géographiquement l'Ecosse et la Norvège se font face. »**

Blog : Le blog de Denys Laboutière

Dans ces œuvres qu'il aborde sincèrement comme si elles étaient les premiers textes que l'humanité donnerait à connaître (on a, effectivement, chaque fois l'impression, en entrant dans une salle où un spectacle de Régy est proposé, qu'on écoute une parole inédite, des voix et des sons originaux et jamais prononcés auparavant), se fait entendre la grande fragilité du langage. Qui évacue tantôt les égouts du mensonge social ( *4.48 Psychose* ), tantôt à la fois la trop longue frustration et les plaisirs personnels d'une paysanne qui n'a jamais eu accès au savoir mais a su lire, dans une simple flaque d'eau, les irisations indescriptibles en apparence de sa consistance ( *Des couteaux dans les poules* ).

« LES CHOSES CHANGENT CHAQUE FOIS QUE JE LES REGARDE »

A propos de la partition de Harrower, Régy explique que l'auteur avait d'abord voulu concevoir une pièce politique qu'il a ensuite détruite pour ne raconter qu'une fable fort simple : l'amour que ressent une jeune

cultivatrice qui a épousé un laboureur, pour un meunier détesté par tout le village. Et le metteur en scène de consigner, dans son livre, ceci :

**« Comme un cheval ombrageux, la femme s'arrête d'un coup, dans un champ, venant porter un panier de nourriture à son mari et au cheval de labour.**

**Le laboureur demande pourquoi elle s'est arrêtée.**

**Elle répond qu'elle a vu une flaque : « Une flaque. Une flaque où tu peux voir la terre dessous,. Flaque d'eau claire après la pluie fraîche. Voir les fentes dans la terre là. Voir les pattes d'oiseau. Voir le soleil briller. Tu as un nom pour ça ? »**

**Et il dit : « Flaque ».**

**Mais la jeune femme se souvient d'avoir vu d'autres flaques.**

**« Flaque est sombre. Eau boueuse. Vois rien dedans. Etais quoi ce que j'ai vu eau claire qui brille. Quoi ? (...)**

**Les choses changent chaque fois que je les regarde.**

**Non seulement les choses changent chaque fois qu'elle les regarde, mais le nom de la chose ne convient pas. C'est là qu'on voit la limite du langage. « Flaque », c'est très vague. Et en effet selon la quantité d'eau, sa clarté, le terrain sur lequel est la flaque, et ce qu'elle reflète, et selon aussi ce qu'on a dans la tête à tout instant, c'est bien un autre objet.**

(...)

**La jeune femme découvre alors la poésie, l'invention d'un langage, pour exprimer quand même ce qu'on ne peut pas dire. »**

## VERTIGES DU REFLET, DU DOUBLE EN SON MIROIR

Ainsi Claude Régy détaille-t-il dans ce nouveau recueil les découvertes qu'il ne se lasse pas d'empiler comme autant de couches de sens conjoints, de résonances d'une œuvre l'autre. De *Quelqu'un va venir* jusqu'à *4.48.Psychose* , soit de 1999 à 2002, en passant par *Des couteaux dans les poules* et *Melancholia-Théâtre* , il effectue un renouvellement progressif mais sûr, d'une poétique scénique qui sera de plus en plus radicale. Puisque, à peine dix ans plus tard, il renoncera progressivement à se contenter de l'écriture théâtrale pour frayer plutôt avec de courts extraits d'œuvres littéraires qu'il considère comme majeures et toujours peu connues du grand public mais à qui il destine la geste d'un inénarrable (à part par lui-même) et dense et insurpassable cheminement à la fois cohérent et conjointement obéissant au pur instinct. Comme le feraient les pièces d'un puzzle qui se joue des caprices son motif global qui ne doit rester qu'insaisissable. A l'instar du *Motif dans le tapis* rapporté par Henry James dans sa célèbre nouvelle.

Même si, dans cet *Etat d'incertitude* judicieusement prôné par l'artiste, on repère, l'espace de deux seules pages qui réussissent la gageure de synthétiser quatre années et quatre œuvres vouées à des recherches

fondamentales, appréhendées pour charpenter un peu ce constat globalisant et ramenant au livre précédent ( *L'Ordre des morts* ) à quel point Régy demeure un veilleur d'exception pour ne pas nous égarer dans les jeux de fiction mais, au contraire, nous rappeler notre condition d'être humain à la fois augmenté et raccourci par certains vertiges :

**« Le monde des morts est souvent figuré par des ombres.**

**Mais ici, - où est-on – les ombres, sexuées, parlent.**

**Il est vrai que l'une d'elles ne parle que très peu.**

**Etre deux, c'est moi et l'Autre.**

**L'Autre, c'est quelqu'un que je peux assassiner.**

**C'est quelqu'un que je peux aimer.**

**Et vient me rejoindre – à supposer que je reste seul – l'idée du double.**

**L'idée du double nous trouble, même vague.**

**Parce que deux sortes d'autre sont possibles.**

**Il y a l'autre nous-mêmes.**

**On est concerné différemment selon ce qu'on projette dans ces Autres.**

**L'Autre est peut-être soi. C'est alors qu'il est le double.**

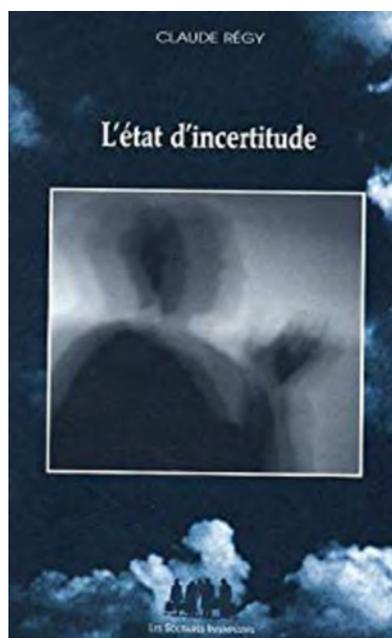
**On est surpris de le voir représenté. «**

Quelle plus éloquente définition du théâtre a été écrite aussi récemment qui, à l'instar d'Artaud, rappelle la nécessité du trouble, du miroir ?

La publication successive des *Ecrits* de Claude Régy devrait permettre, en tout cas, au praticien contemporain de théâtre autant qu'au spectateur qui a bien voulu suivre, jusqu'ici, les épopées scéniques de cet artiste unique, de se souvenir que le Théâtre reste un domaine où les secrets doivent être préservés. Qu'il échouera à emprunter comme c'est trop souvent le cas depuis une bonne décennie à la vidéo ou aux effets spéciaux impropres à tenter de traduire les Mystères du monde et de la création. Car c'est par la raréfaction expressive du « moins disant », du « moins montrant » que l'on parvient ainsi à maintenir la spécificité d'un Art vivant. Susceptible, aussi et surtout, de contribuer à la rencontre réelle avec les "Autres". Et donc, ainsi, soi-même...

Claude Régy, *L'Etat d'incertitude*, ©, éd. Les Solitaires intempestifs, Besançon, 2002.

Cet ouvrage figure aussi dans le coffret réunissant 5 volumes des *Ecrits* de Claude Régy, ©, éd. Les Solitaires intempestifs, Besançon, 2016.





---

Claude RÉGY a créé " *Rêve et Folie* " d'après les poèmes de Georg TRAKL, dans le cadre du Festival d'Automne 2016 qu'il considère comme son ultime proposition scénique. " *Rêve et Folie* " sera repris, toujours dans le cadre du Festival d'Automne, du 1er au 16 décembre 2018, au Théâtre Nanterre-Amandiers, Centre dramatique national ( **+33 (0)1 46 14 70 00** pour la location téléphonique).

---

A suivre: *Au-delà des larmes* (2007).



## Le festival d'automne 47ème édition

*Le festin de la rentrée*  
mercredi, 29 août 2018

Fidèle à lui-même, c'est-à-dire pluridisciplinaire, international, attentif à ce qui naît et fait remous, le Festival d'automne occupe une place de choix dans le panorama théâtral de la rentrée et désormais s'éclate au-delà de l'octroi. C'est ainsi que pour cette nouvelle édition ( 12 septembre - 31 décembre) et par le jeu de ses partenariats, il s'affiche notamment à Bobigny (MC93), Aubervilliers (Théâtre de la Commune), Gennevilliers (T2G) et aussi au Théâtre Nanterre Amandiers où l'on pourra revoir ou découvrir *Rêve et folie* de Georg Trakl, l'ultime spectacle de ce quasi pensionnaire du Festival d'Automne qu'est Claude Régy , maître d'expériences radicales aux confins du langage et qui pour définir ce qui l'obsède cite Nathalie Sarraute qui, dans son ouvrage *L'Ere du soupçon* écrit « Les mots servent à libérer une matière silencieuse qui est bien plus vaste que les mots ».

### De quelques fidélités

Au chapitre des fidélités, on retrouve cette saison Julien Gosselin qui se plaît à organiser de longues traversées multimédia autour des œuvres littéraires. Ce sera celle de huit heures créée au Festival d'Avignon qui propose une lecture croisée de l'œuvre de l'écrivain américain Don De Lillo ( *Joueurs, Mao II, Les Noms* à L'Odéon) et une forme brève à la MC93, « Père » d'après « L'Homme incertain » de Stéphanie Chaillou.

C'est également avec deux créations que revient Sylvain Creuzevault. : *Les Démons* d'après Dostoïevski, vertigineuse fresque politique et philosophique tisonnée dans « l'intention de dresser entre révolution et spiritualité une dialectique du rire et de l'effroi » et pour laquelle le metteur en scène a demandé à Valérie Dréville et Nicolas Bauchaud de rejoindre sa troupe d'acteurs (Théâtre de l'Odéon). Puis ce sera *Les Tourments* , spectacle composé de courtes pièces de Jack London et Stéphane Mallarmé que Sylvain Creuzevault qualifie de « peintures animées », de « natures vives » et envisagées, « pour redonner au théâtre sa force de consolation collective » (MC 93).



Le retour de ce maître de la scène européenne qu'est Krystian Lupa est toujours un événement et c'est comme tel qu'est attendue sa dernière création *Le Procès* d'après Kafka, qui nous dit des choses non seulement sur l'état actuel de la Pologne, mais sur l'Europe (Théâtre de l'Odéon). Parmi les habitués, on retrouve avec plaisir le collectif flamand TGStan qui transgresse avec humour les conventions théâtrales, brouille les frontières entre l'art et la vie en mettant l'acteur au centre de son travail et de ses analyses. Ce sera avec *Atelier* et, en puisant dans l'œuvre de Bergman, avec *Infidèles* et *La Répétition* . Comme à son habitude la troupe prendra ses quartiers d'automne au Théâtre de La Bastille où l'on pourra, également dans le cadre du Festival, voir ou

revoir le magnifique spectacle du portugais Tiago Rodrigues, *Sopro*, une réflexion poétique sur la mémoire et le théâtre autour de ce personnage de l'ombre mais nécessaire qu'est le souffleur (voir l'article de Corinne Denailles <https://webtheatre.fr/Sopro-de-Tiago-Rodrigues>). C'est aussi autour de la mémoire, du théâtre et de la transmission que s'articule *By heart* spectacle présenté, lui, à l'Espace 1789 de Saint-Ouen.

Tandis que le suisse Milo Rau, avec *Reprise, Histoire(s) du théâtre*, reconstitue l'enquête d'un fait divers – un meurtre homophobe – de manière à la fois documentaire et allégorique pour nous ramener à la naissance de la tragédie (Théâtre Nanterre Amandiers), Maxime Kurvers, metteur en scène et scénographe s'empare de la première tragédie connue du monde occidental, *Les Perses* d'Eschyle et emprunte à Nietzsche pour nous livrer une méditation pointue sur la représentation théâtrale et l'acteur (*Naissance de la tragédie* Théâtre de la Commune).

Parmi les spectacles singuliers et hors normes, on ne peut ignorer *Complete works : table top Shakespeare*, conçu par le collectif anglais Forced Entertainment, qui propose, joué par un seul acteur sur un coin de table, avec salière, poivrier et autres accessoires comme personnages, une intégrale Shakespeare, soit 36 comédies et tragédies résumées en moins d'une heure. Il est à prévoir qu'il n'y a pas que les petits vernis qui, au siècle dernier, ont vu un *Presqu'Hamlet* du même tonneau joué par Gilles Privat sous la houlette de Dan Jemmett, qui seront alléchés par cette manière joyeusement inattendue de redécouvrir Shakespeare.



« Je suis troublée par le désordre dans lequel on vit qui semble nous mener à la destruction, j'essaie de comprendre pourquoi ça se passe ainsi et comment ça pourrait être autrement. Alors j'ai voulu traiter ce questionnement par la poésie en parlant à un cheval avec des poèmes et des chansons » explique Laetitia Dosch qui, pour sa troisième création, *Hate* partage la scène avec un cheval. Avec ce spectacle, et ceux d'Emilie Rousset : *Rencontre avec Pierre Pica*, de Marion Sifert : *Le Grand sommeil* et de Géraldine Martineau *La Petite sirène* d'après Andersen, c'est la jeune création au féminin que nous fait découvrir le Festival d'Automne qui par ailleurs a choisi pour cette nouvelle édition de brosse, en quelque douze pièces chorégraphiques, le portrait d'Anne Teresa De Keersmaecker. Un second portrait est dédié au compositeur canadien Claude Vivier (1948-1983) qui fut un des disciples de Karlheinz Stockhausen. Parmi les cinq programmes qui constituent ce portrait, *Kopernikus, un rituel des morts* pour lequel il a lui-même écrit le livret et que l'on verra au Théâtre de la Ville-Espace Cardin en décembre.

### **Japon : Le proche et le lointain**

C'est en ouvrant la focale de la tradition à la modernité que le Festival braque ses projecteurs sur le Japon. Ce sera d'abord avec deux spectacles Kabuki, forme théâtrale épique extrêmement raffinée et codée dont les origines remontent au XVII<sup>e</sup> siècle. Dans le Kabuki - Ka, le chant ; Bu : la danse ; Ki : les arts de la scène, les rôles de femmes sont tenus par des hommes, des onnagatas dont l'art n'est pas de jouer une femme mais d'en suggérer l'essence. Au programme deux pièces classiques et populaires du répertoire interprétées par deux légendes vivantes du Kabuki contemporain : Na Kamura Shidô II et Kamamura Shinozuke II (Théâtre national de Chaillot).

« La logique de la tradition est de se réécrire sans cesse au présent » explique Hiroshi Sugimoto,

artiste plasticien scénographe qui aime à explorer la tradition scénique de son pays. C'est le Kyôgen, pendant populaire et comique du Nô qu'il revisite avec *Sambaso, danse divine* interprété par trois générations de maîtres du kyôgen. A l'affiche également, côté danse Saburo Teshigawara et côté théâtre de jeunes artistes qui aiment à brouiller les pistes et les codes et sont représentatifs de la scène contemporaine japonaise. Parmi ceux-ci, Toshiki Okada, mais aussi, moins connus et à découvrir au Théâtre de Gennevilliers : Kurô Tanino (*The Dark Master*), Shû Matsui (*Un fils formidable*). Pour sa part, Hideto Iwai qui s'attache à retracer avec humour les parcours singuliers des gens qu'il rencontre, présentera sa première création en français, inspirée de la vie des participants, professionnels et amateurs, rencontrés à Gennevilliers (*Wareware no moromoro, Nos histoires*).

Il y aura à voir bien d'autres spectacles, inattendus, fascinants, bouleversants aptes à nous sortir de nos torpeurs puisque c'est au total une soixantaine de manifestations de théâtre, danse, musique, performances, installations plastiques, que nous propose cette 47ème édition dédiée à la mémoire de Pierre Bergé, « dont l'engagement auprès des artistes et de la création continue de nous guider » nous dit Emmanuel Demarcy-Mota, directeur du Festival d'Automne.

**Festival d'Automne à Paris** du 12 septembre au 31 décembre

Renseignements et réservations tel 01 53 45 17 17

[www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com)

Photos : « *Dark master* » (Kurô Tanino ©Takashi Horikawa, « *Le Procès* » Kafka/ Lupa © Magda Hueckel, « *Hate* » (Laetitia Dosh) © Dorothee Thebert Fillige

---

# De sacrées têtes d'affiche!

**THÉÂTRE** Du «Tartuffe» par Peter Stein à «La Nuit des rois» par Thomas Ostermeier, les spectacles des grands noms de la mise en scène internationale marquent le début de saison.



**LE THÉÂTRE**

**Armelle Héliot**  
aheliot@lefigaro.fr  
blog.lefigaro.fr/theatre

**A**utant commencer par un coup de théâtre! Kanata, le spectacle conçu par Robert Lepage pour la troupe du Théâtre du Soleil qui a failli disparaître complètement des écrans en juillet dernier, aura bien lieu. Un communiqué publié avant-hier sous l'intitulé très clair «*Le ressaisissement*» l'annonce. Ils l'avaient dit le 27 juillet: Ariane Mnouchkine et le Soleil se donnaient «*le temps de réfléchir, d'analyser, d'interroger et de s'interroger*». Au Japon, pays où depuis sa jeunesse, elle s'est souvent ressourcée, la grande artiste a conçu très vite l'essentiel: faire de la controverse même matière à réflexion théâtrale.

C'est sur la loi que le Soleil appuie sa décision. Sur la lecture du Code pénal pour mieux répliquer: «*N'étant donc pas obligé juridiquement et surtout moralement de se soumettre à d'autres injonctions, même sincères, et encore moins de céder aux tentatives d'intimidation idéologiques en forme d'articles culpabilisants, ou d'imprécations accusatrices, le plus souvent anonymes, sur les réseaux sociaux, le Théâtre du Soleil a décidé, en accord avec Robert Lepage, de poursuivre avec lui la création de leur spectacle et de le présenter au public aux dates prévues, sous le titre Kanata - Épisode I - La Controverse.*»

**Année culturelle oblige**

Une belle victoire de l'intelligence et de la légitimité artistique! Une très bonne nouvelle pour le public et pour le Festival d'Automne qui avait mis Kanata à son programme. Marie Collin, chargée du théâtre, et Emmanuel Demarcy-Mota, le directeur, ont toujours été aux côtés d'Ariane Mnouchkine, de Robert Lepage et de la troupe. Un festival, qui, cette saison, renoue d'une manière puissante avec sa grande tradition: de très grands noms de la scène internationale sont présents, tout comme de jeunes pousses en devenir. Mais la part de l'art dramatique est impressionnante!



Félicien Juttner, Pierre Arditi et Jacques Weber (de gauche à droite), dans *Le Tartuffe*, monté par Peter Stein au Théâtre de la Porte Saint-Martin, à Paris à partir du 14 septembre.

Clin d'œil au Soleil et à ses inoubliables *Richard II* et *Henry IV* à la samouraï, l'Empire des signes est très présent, année culturelle «*Japonismes*» oblige. Si les choix sont parfois dictés par la diplomatie, la haute qualité des productions impressionne. *Grand Kabuki Shochiku* à Chaillot, Hiroshi Sugimoto à l'Espace Cardin-Théâtre de la Ville, Kurô Tanino puis Shû Matsui à Gennevilliers, Toshiki Okada au Centre Pompidou.

Parmi les phares de la mise en scène en Europe, eux aussi au rendez-vous de l'Automne, citons le Polonais Krystian Lupa et *Le Procès* d'après Kafka à l'Odéon, le Suisse Milo Rau et *La Repri-*

*se. Histoire(s) du théâtre (I)* à Nanterre-Amandiers, les Flamands du tg STAN à la Bastille, le Français Claude Régy, dont on reprend *Rêve et Folie* de Trakl à Nanterre-Amandiers et, dans le même théâtre, le rare Alain Cavalier dans sa *Conversation* avec Mohamed El Khatib. Quant à Tiago Rodrigues il offre sa profondeur et sa fantaisie lusitaniennes avec *Sopro* à Chelles et à la Bastille, ce bijou qu'est *By Heart* à Saint-Ouen, et il est encore présent par la grâce d'un merveilleux spectacle de Thomas Quillardet, *Tristesse et joie dans la vie des girafes* qui fera une tournée de Paris à ses environs. Une histoire qui enchan-

te les enfants et ravit les adultes. En cette rentrée 2018-2019, le jeune public n'est pas oublié. Emmanuel Demarcy-Mota et ses proches ont ce souci. Antoine Vitez en avait fait une règle, Olivier Py se passionne pour ce répertoire que servait si bien le regretté Richard Demarcy.

Regardons plus loin: c'est en juin, aux Nuits de Fourvière que sera créé le spectacle le plus attendu de l'année, un projet de Robert Wilson à l'instigation d'Emmanuel Demarcy-Mota, également directeur du Théâtre de la Ville: *Jungle Book* ou *Le Livre de la jungle* en lumière, musique et jeu. Mais ce n'est

pas tout. La grande nouveauté de cette saison, c'est la présence d'un des plus grands metteurs en scène européens, l'Allemand Peter Stein, dans deux salles prestigieuses du circuit privé: dès septembre il monte *Le Tartuffe* avec notamment Pierre Arditi et Jacques Weber, à la Porte Saint-Martin et un peu plus tard *Le Misanthrope* au Comédia avec Lambert Wilson, Pauline Chevalier, Brigitte Catillon.

Salle Richelieu, c'est Thomas Ostermeier qui fait une entrée éclatante avec sa mise en scène de *La Nuit des rois*. Bref, Paris est la capitale mondiale du théâtre. ■

PASCAL VICTOR/ARTCOMPRES

# LE BRUITDUOFF TRIBUNE

LES SCENES ACTUELLES SANS TABOU NI TROMPETTES

## « RÊVE ET FOLIE » : CLAUDE REGY REENCHANTE LE FESTIVAL D'AUTOMNE



**CRITIQUE. « Rêve et Folie » Georg Trakl, mise en scène de Claude Régy – Nanterre-Amandiers, centre dramatique national – du 1er au 16 Décembre 2018 – Dans le cadre du Festival d'Automne..**

Qui a été ne serait-ce qu'une seule fois en contact avec les univers d'élection de Claude Régy – *La Barque le soir* de Tarjei Vesaas ou *Intérieur* de Maurice Maeterlinck – n'est aucunement surpris qu'il ait pu être séduit par *Rêve et Folie* (extrait de *Crépuscule et déclin*, nrf Poésie/Gallimard) de Georg Trakl, poète des étendues sombres, mort à vingt-sept ans d'une overdose de cocaïne accidentelle (ou pas), et dont la très brève existence n'a été que passages d'un monde à un autre, toutes frontières transgressés dans le même élan fiévreux de brûler son monde à lui. Et pourtant, à chacune des présentations des territoires troubles qui nourrissent l'œuvre de ce « metteur de l'autre scène », on ressent un choc qui laisse interdit. Comme si ces traversées d'espaces inconnus faisaient résonner au plus profond de chacun le sentiment freudien de l'inquiétante étrangeté, ce trouble indéfinissable né d'une césure avec une lecture attendue du quotidien.

Claude Régy a cette sensibilité-là, celle d'être le « poète voyant » dont parlait Arthur Rimbaud, non pas celui par qui le sens est révélé mais cet intermédiaire entre le monde visible et l'univers secret qu'il recouvre pour « exciter les sens » afin que se recrée en chacun la vérité du monde. Partie intégrante du dispositif, le cérémonial d'entrée dans la salle – sas de silence imposé comme de nécessaires ablutions pour laver l'esprit, encombré des bruits du dehors – résonne comme une invitation au voyage intérieur. De même, une fois installé librement dans la salle du « Petit Théâtre » du TNT de Toulouse éclairée en la circonstance par de faibles lumières, le spectateur est-il plongé dans le noir intense doublé d'un silence de plusieurs minutes, comme une purge de toutes les passions qui viendraient parasiter l'expérience sensorielle à venir.

Et lorsque, émergeant très lentement de l'obscurité qui la contenait, la silhouette de Yann Boudaud – « acteur » des univers de Claude Régy – se dessine comme une esquisse aux contours tremblant échappée des ténèbres, nous sommes en condition pour accueillir en nous la palpable absence-présence. Comme si des limbes où il était, il venait à notre rencontre pour « parler » ses rêves et folies. Sous des lampes led projetant les lumières improbables composées par Alexandre Barry – sous-éclairages faisant voir sans savoir – il va « interpréter » à la vitesse du son vibrant d'immobilité un étrange cérémonial où il sera question de jeux secrets au jardin étoilé, de cimetière en ruine, de lit glacé, d'extase sauvage, d'un choral d'orgue qui l'emplit des frissons de Dieu, ou encore d'un chat sauvage étranglé par ses mains glacées...

Est-ce là une existence incarnée ou l'étrange évocation d'un revenant surgi de territoires qui appartiendraient au monde de la mort ? Nul ne le sait ; et c'est bien là, dans ces eaux incertaines de l'inconnu, entre poésie et théâtre, entre silence et immobilité, que « s'écrit » (sic) l'œuvre de Claude Régy. Pour lui, l'écriture ne peut exister sans la poésie qui introduit à l'ère du soupçon (Nathalie Sarraute, qu'il aime à citer) : « Les mots servent à libérer une matière silencieuse qui est bien plus vaste que les mots ».

C'est que l'énigme posée par ce jeune poète aux fulgurances existentielles dont la destinée vacille entre Rêve et folie ne peut être appréhendée de manière transparente. En effet comment pouvoir donner à entendre tout à la fois la jouissance liée à la relation incestueuse partagée avec sa sœur dont il était éperdument amoureux et les affres de la culpabilité héritée d'un père protestant rigide et d'une mère catholique très prude ? Comment faire résonner le conflit qui déchire ce jeune-homme épris d'une liberté qui l'amène à transgresser non sans volupté tous les interdits (alcool, drogue, dérèglement des sens, et le tabou des tabous qu'est l'inceste) et repris sans cesse par le démon de ce qu'il nomme « La Faute » ? La mise en jeu de ces oppositions internes liées aux pulsions de vie confrontées aux pulsions de

mort se traduit par les oppositions créées par des lumières oscillant entre la nuit complète et le crépuscule nimbé de blanc qui portent chacun vers ses (les siens, les nôtres) territoires inconnus tout à la fois obscurs et lumineux. « Ça » parle en chacun, car le bruissement continu des frontières troubles et troublantes fait vaciller la conscience du spectateur vers un état second propice à la création d'un monde recomposé où la vie dispute à la mort la préséance.

Quant à la voix de Yann Boudaud, elle participe totalement à cette création d'un univers des lisières. Elle résonne comme la voix étranglée d'un adulte qui, se réveillant brutalement d'un cauchemar terrifiant, entend sa voix ancienne – celle fluette de l'enfance – énoncer en boucle la litanie du « délire » de sa réalité vécue. « Au soir le père devint vieillard ; dans de sombres chambres, le visage de la mère se pétrifia et sur le garçon pesait la malédiction d'une race dégénérée. (...) La nuit, sa bouche éclatait comme un fruit rouge et les étoiles s'allumaient sur sa détresse muette. (...) Et la nuit engloutit la race maudite », avoué de l'indicible inceste.

Les sons lancinants composés par Philippe Cachia accompagnent subtilement le souffle de l'écriture comme un prolongement muet. De même que les mouvements générés au ralenti de cet homme au bord du précipice et tendu comme un arc par une énergie sans avenir, relèvent d'une chorégraphie intuitive qui, même au moment du salut final, perdure dans l'obscurité éclairée.

Le miracle – c'en est un – c'est que de ce voyage au plus profond des abîmes noirs de *Rêve et folie*, poème en prose écrit par un jeune homme à fleur de peau, on revient vivifié, serein... Comme si, en lien avec notre inconscient, ces transgressions – métamorphosées par la magie d'une mise en jeu poétique faisant écho au texte original – nous avaient libérés du lourd fardeau d'un monde définitivement clos sur lui-même, un monde sans échappatoire et privé d'horizon, un monde dont la violence sourde n'en finit pas de peser comme un couvercle sur « le dur désir de durer ».

## **Yves Kafka**

*Création 2016 lors du Festival d'Automne de Paris au CDN Nanterre – Les Amandiers.*

## i/o Gazette – Décembre 2018



Festival d'Automne

## RÊVE ET FOLIE

Créé au Festival d'Automne en 2016, « Rêve et folie », annoncé comme le dernier du maître de l'abstraction et de l'indicible scéniques, s'offre comme l'accomplissement d'une quête artistique aussi constante que radicale pour définitivement extraire le théâtre de l'illustratif et de l'explicatif. Seul en scène, entouré d'une monumentale architecture opaque qui s'apparente à un tunnel, l'acteur Yann Boudaud – un fidèle de Régy – prend l'allure d'un géant s'extirpant de l'outre-noir. Il sculpte dans l'essence du geste, du mot et du silence, s'enivre du poème ardu de Georg Trakl et invite à une lente et puissante plongée dans les ténèbres d'une conscience affectée, en perte de contrôle ; celle d'un homme face au chaos qui magnétise. Une nuit magique. *Christophe Candoni*

**MISE EN SCÈNE CLAUDE RÉGY**  
**— NANTERRE-AMANDIERS JUSQU'AU 16/12 —**

## Régy voyage au bout de la nuit

1 décembre 2018 / dans À la une, A voir, Les critiques, Nanterre, Théâtre / par Christophe Candoni



**A 94 ans, Claude Régy s'empare d'un texte poétique de l'auteur autrichien méconnu Georg Trakl et signe avec *Rêve et folie*, à Nanterre-Amandiers, son ultime œuvre, empreinte d'une tenace noirceur ténébreuse.**

Au cours d'une nuit sans étoiles et sans sommeil qu'on dirait éternelle et intérieure, un homme erre immobile dans un espace inhospitalier qui équivaut à un passage souterrain. Il apparaît, presque imperceptible, s'extirpant de l'outre-mer pour rejoindre un autre précipice : le bord du plateau recouvert d'une voûte sombre. Il s'accroupit, tend un bras puis l'autre, comme un appel lancé. Il demeure seul dans l'obscurité charbonneuse qui magnétise en virant faiblement au rouge ou au blanc. Physique contraint, corps flottant, il s'apparente à une figure étrangement floue et insaisissable.

Tout autour de lui est démolition, désolation, putréfaction. De cet état de mort et de dégénérescence, **Régy ne montre rien avec réalisme ou sensationnalisme. Son théâtre s'est toujours catégoriquement refusé d'être indicatif. Il donne à voir, non par les images, mais par la force élocutoire des mots et des climats.** Le texte logorrhéique est restitué comme **un chant doux et comateux**, presque voluptueux, effroyablement extatique, tant l'acteur arbore des yeux ronds hallucinés et un large sourire. Sa voix fêlée et ses intonations tiennent autant du rire, du cri que du sanglot. Des vrombissements sonores mêlés à des stridences métalliques l'accompagnent. Habité, l'acteur **Yann Boudaud**, avec qui Régy a poursuivi un long compagnonnage artistique, **fait la rude expérience de la finitude en s'abandonnant à un intense voyage intérieur.**

Grand amateur des écritures contemporaines comme celles de **Lygre, Fosse, Versaas** ou bien de **Kane** qui comme **Trakl** a vécu une existence brève, pleine d'excès et de scandales (le poète autrichien est mort à 27 ans d'une overdose de cocaïne), Claude Régy a trouvé en chacune d'elles les moyens de repousser les limites du théâtre devenu, sous son génie, une inversion radicale et totale des normes de la vie sociale telle qu'elle est organisée : là où l'homme plie quotidiennement sous l'extrêmement rapide et le lisible forcené ; lui, impose la lenteur, le silence, l'obscur qui brouillent la perception. Ainsi, il propose d'appréhender l'inconnaissable.



## Rêve et Folie

De Georg Trakl, mise en scène de Claude Régy. Durée : 50 min. Jusqu'au 16 déc., 20h30 (du mar. au sam.), 16h30 (dim.), Théâtre des Amandiers, 7, av. Pablo-Picasso, 92 Nanterre, 01 46 14 70 00. (10-30€).

**TT** Aller au-delà des objets, des mots, des images ; y frayer au spectateur, dans la pénombre et le silence, un chemin entre contemplation et prière : tel est l'ultime voyage auquel nous invite Claude Régy au côté du poète austro-hongrois Georg Trakl (1887-1914), avec pour guide l'étonnant comédien Yann Boudaud. Trakl est un artiste maudit, à la poésie symboliste chargée en terreurs. Le court récit qu'a mis en ténèbres Claude Régy conte les mésaventures d'un personnage monstre et mal aimé, errant de solitudes en absences dans des cimetières et des châteaux vides, quand il ne viole pas les enfants ou n'étrangle pas les chats errants. Dans les profondeurs obscures d'une scène-grotte se nouent ainsi cauchemars et fantasmes, dans le dénuement et l'abandon. Alors, le bourreau se fait victime. Régy nous accompagne en terres dangereuses et incertaines. On en sort hagard. Et c'est ça qui est beau. – **F.P.**

## Théâtre du blog

### Rêve et folie de Georg Trakl, mise en scène de Claude Régy

Posté dans 10 décembre, 2018 dans critique.

*Rêve et Folie* de Georg Trakl, traduction de Marc Petit et Jean-Claude Schneider, mise en scène de Claude Régy

Le poète autrichien Georg Trakl (1887-1914), étoile fulgurante au souffle rimbaldien et admirateur de Dostoïevski, connut une vie brève et douloureusement intense, marquée par la drogue, l'alcool et une relation incestueuse avec sa sœur Margarete ... Et il connut une insertion sociale difficile, troublée par la crainte de la folie et la culpabilité.

L'horrible Grande Guerre va poursuivre, néfaste, le poète qui, pharmacien-soldat sur le front de Grodek, meurt à l'hôpital, en 1914 d'une surdose de cocaïne. Accident ou suicide? Une fin énigmatique. La poésie de Georg Trakl, d'inspiration expressionniste, signe la modernité d'avant 1914. Et *Sébastien en rêve* s'apparente à une douce folie: solennité religieuse et figure mythique de Sébastien supplicié et martyr : souffrance et douleur, angoisse et mort.

Un paysage de nuit et brouillard, dans un mouvement de déclin, folie, putréfaction et mélancolie. Ici, le paradis enfantin est perdu à jamais, et l'inceste sororal est l'une des images de rejet : « Ma vie s'est brisée. (...) Dites-moi que je ne suis pas fou. Je suis plongé dans une obscurité de pierre. Ô mon ami, comme je suis devenu petit et malheureux. » *Rêve et Folie*, poème en prose autobiographique, résonne d'une musique apocalyptique et prophétise le cataclysme occidental du début du XX<sup>ème</sup> siècle.



Pascal Victor/ArtComArt

Claude Régy, attiré par un sentiment existentiel, entre souffle et disparition, interstice entre vie et la mort, crée ici un spectacle-performance lumineux -vrai soleil noir- avec l'un de ses comédiens attirés, Yann Boudaud. Sallahdyn Khatir a imaginé une cellule d'ombre : un dessous d'arche de pont, une forme ovale englobant le comédien, comme un œil immense qu'habiterait en son centre l'interprète-iris. Il s'y déplace lentement, et avec lenteur et précaution s'étire les bras en croix et lève doucement une jambe, avant de la reposer délicatement sur le sol. Du fond de la scène, l'homme s'approche des spectateurs attentifs au verbe poétique de Georg Trakl qui frappe les esprits, avec une caverne platonicienne d'images visuelles colorées et sensorielles, des scènes fortes comme la mort du père et le visage blafard maternel, l'enfance perdue et la mort s'avançant à pas lents. Bref, un vrai cauchemar expressionniste. Le poète pourtant progresse sans relâche dans sa folle avancée, errant dans le froid et le givre où l'être se sent seul.

Reviennent en mémoire les pierres glacées d'un monastère avec son caveau, sa chambre des morts aux mains tachées de vert. L'envers du jour est un thème obsessionnel: le promeneur erre dans une «nuit étoilée», un «jardin étoilé», «sous la lune blanche» ou «la nuit argentée de la lune», et si l'aube rougeoyante offre des reflets lumineux aux surfaces glacées de la montagne, les rencontres sont souvent annonciatrices de mort.

Le marcheur viole un enfant, figure de sa sœur dont le visage ressemble étrangement au sien. Il étrangle un chat, coupe le cou d'une colombe, et dénombre toutes les traces de putréfaction qui blessent le regard du vivant. Dans l'embrasement d'une porte, à travers une prose poétique suffocante, apparaît l'ombre maternelle et souvent celle de la sœur, ou parfois d'un ange. Remords et culpabilité rongent sourdement le poète à l'éloquence tendue, figure onirique enserrée dans le silence et les sons sourds de Philippe Cacchia, un bruit oppressant de moteur de lourde machine ou d'élévateur...

Comment mieux dire l'absence de Dieu et la solitude absolue de l'homme? Le poète évoque le poids sur ses épaules, d'une race maudite: celle de la faute et du péché. Après une telle expérience, on relit Claude Régy: «Il y a un courage dans la vitalité, incompréhensible, fabuleux, de vivre jour après jour. (...) Il y a, probablement, une force de vie qui est en nous, qui est déposée, qui fait qu'on encaisse tout, parce qu'on a besoin de continuer.» *Rêve et Folie* témoigne de cette persévérance à être, et à exister malgré tout, grâce à Georg Trakl, Claude Régy et Yann Boudaud.

Véronique Hotte

Nanterre-Amandiers, 7 avenue Pablo Picasso, Nanterre (Hauts-de-Seine), jusqu'au 16 décembre. T. : 01 46 14 70 00

*Crépuscule et déclin* et *Sébastien en rêve* sont publiés chez Poésie Gallimard.

*Écrits 1991-2011* de Claude Régy, Solitaires Intempestifs.